

LAUREL CANYON

ARNAUD DEVILLARD

LAUREL CANYON

LE MOT ET LE RESTE

2016

*Oh, comme c'est bon d'être enfin seul
Rien que pour moi, le soleil, les arbres et le silence
Je me sens comme la maison dans Laurel Canyon*

John Mayall, « Laurel Canyon Home »

*Il paraît qu'à Laurel Canyon
On trouve des célébrités en pagaille
Je hais ces gens, ils sont pires que la gale
Et je vais tous les flinguer
Dans leurs bagnoles*

Neil Young, « Revolution Blues »



Merrywood Drive,
chemin de terre
"so Laurel Canyon".



• « **VACATION** » •

D'abord, le bruit assourdissant d'un avion de ligne au décollage. Puis un roulement de tambour. L'orgue qui bourdonne dans le fond. Le hurlement des guitares...

... Et un homme en peau de bête sort des bois. Un homme seul, hirsute, qui marche dans les herbes craquantes et la terre sèche sous la lumière crue d'un jour d'été ensoleillé. Un fils des âges farouches les cheveux aux épaules. Il s'accroupit pour allumer un feu. Pour un peu, on s'attend à ce qu'il sorte un coutelas d'ivoire pour le faire pivoter sur une pierre, avant de continuer sa route dans la direction pointée par la lame.



Mais il ne s'agit pas d'un homme des cavernes. C'est un musicien de blues anglais de l'an mille neuf cent soixante-huit après Jésus Christ. Il est en vacances à Los Angeles et il s'appelle John Mayall.

Le patron des Bluesbreakers vient de saborder sa propre tournée. Depuis fin mars, la formation, légendaire par la liste de noms prestigieux qui en ont été membres – Eric Clapton, Peter Green, Mick Taylor, Jack Bruce, Andy Fraser, John McVie, Mick Fleetwood, Aynsley Dunbar – montait sur scène à sept musiciens, l'ensemble guitare-basse-batterie augmentée de saxophonistes et d'un trompettiste-cornettiste. Et soudain, Mayall en a eu assez. Trop de monde, trop d'orchestrations, trop de logistique, trop de soucis. Le 12 juillet, le septuor livrait sa dernière prestation au California Ballroom de Dunblane, en Angleterre. Deux jours plus tard, John Mayall dissolvait officiellement les Bluesbreakers. Il ne reviendrait sur scène que le 9 août suivant, sous son seul nom, accompagné de trois musiciens dont le guitariste Mick Taylor, rescapé de la période précédente. Dans l'intervalle, notre homme a pris l'avion. Trois semaines de vacances à Los Angeles.

Ce n'est pas sa première visite. Fin janvier 1968, pour leur première virée aux États-Unis depuis leur création un peu plus de trois ans auparavant, les Bluesbreakers s'étaient produits à L.A.. Quatre dates au Whisky a Go Go sur Sunset Boulevard. Mais cette fois, Mayall ne vient pas jouer. Pour tout dire, en fait de visiter Los Angeles, il a une idée plus précise en tête : traîner dans le Laurel Canyon, une saignée nord-sud dans les collines d'Hollywood qui connecte la ville à son étouffante banlieue nord, la San Fernando Valley. Le Laurel Canyon Boulevard serpente ainsi, tel une route de montagne, dans un paysage de broussailles, de terre jaune, de falaises accidentées et de bosquets échevelés en pleine marée urbaine. C'est là-dedans, depuis quelques années, logeant dans des bungalows, des cabanes de rondins, d'anciens gîtes de chasse du début du siècle ou des villas autrefois habitées par des stars du cinéma muet, qu'ils sont tous. *Tous* ? Frank Zappa, Stephen Stills, Gram Parsons, Canned Heat, Neil Young, Jackson Browne, Jim Morrison, Roger McGuinn, David Crosby, Joni Mitchell, Carole King, The Mamas & The Papas, Arthur Lee de Love, Peter Dinklage et Micky Dolenz des Monkees, les photographes Henry Diltz et

Bobby Klein. Tous les (futurs ou déjà) grands noms du rock californien. Le producteur d'Elektra Records Paul Rothchild a quitté New York pour s'y installer ; Jimi Hendrix y est hébergé quand il passe à Los Angeles ; Eric Clapton y pointe son nez ; Graham Nash, sur le point de laisser tomber les Hollies, s'apprête à vivre chez Joni Mitchell ; Eric Burdon reprendra bientôt la maison de Zappa ; Peter Fonda et Dennis Hopper sont des habitués. Les Rolling Stones y établiront leur camp de base pour leur tournée de 1969. Alice Cooper va s'y trouver une maison. Les groupies Pamela Ann Miller (plus connue sous le nom de son futur mari Michael Des Barres¹), Christine Frka, Catherine James en sont déjà des petites célébrités. C'est bien simple : si, avec les Beatles, leurs émules et le *British blues boom* par-dessus, Londres a pu prétendre jusque-là au titre de capitale mondiale de la pop et du rock, Los Angeles est en passe de lui succéder grâce au petit peuple du Laurel Canyon. Pour John Mayall, il est hors de question de rater ça.

« J'avais déjà rencontré Frank Zappa à New York en janvier 1968, se souvient le bluesman en 2015, alors il m'a invité chez lui quand j'ai pris ces vacances à L.A.. Je ne suis resté que quelques jours, le temps d'emmagasiner un tas de choses qui finiront dans les chansons de *Blues From Laurel Canyon*. » Car effectivement, de retour à Londres, John Mayall s'enferme aux studios Decca de Broadhurst Gardens avec Mick Taylor, le bassiste Stephen Thompson et le batteur Colin Allen. Du 26 au 28 août, il enregistre un disque qui peut faire figure de véritable journal de vacances. Tout son séjour à Laurel Canyon y est documenté. De son arrivée en ville, impatient de voir ce qui va se passer (« Vacation » et le bruit assourdissant de son avion de ligne au décollage) à son départ (« Fly Tomorrow »), en passant par son hébergement par Zappa au coin de Laurel Canyon Boulevard et Lookout Mountain Avenue (« 2401 ») et par le groupe Canned Heat, chez qui il fait irruption perché dans un arbre (« The Bear », surnom du chanteur Bob Hite), sa rencontre avec Catherine James (« Miss James »), ses déambulations sur Sunset Boulevard (« Walking On Sunset ») et diverses variations sur la solitude dans ce quartier sauvage et reculé pourtant si proche de la jungle urbaine (« Laurel Canyon Home », « Medicine Man », « First Time Alone »).

1. Chanteur de Silverhead puis Detective dans les années soixante-dix, il se tournera ensuite vers une carrière d'acteur. Le Murdoc de la série *MacGyver*, c'est lui.



NO
TRESPASSING
TRESPASSERS WILL
BE PROSECUTED

PRIVATE
PROPERTY

Blues From Laurel Canyon, qui bénéficie au passage d'une apparition de Peter Green désormais chez Fleetwood Mac, paraît le 29 novembre 1968 alors que le quatuor de Mayall est déjà reparti donner des concerts aux États-Unis. Le recto de la pochette montre le chanteur contemplatif, assis dans l'herbe, dans un halo verdâtre un brin psychédélique évoquant la végétation dense du Laurel Canyon. À l'intérieur, une série de clichés en couleur plus



réalistes présente l'Anglais arpentant les pistes et les sous-bois du lieu, attifé comme, au choix, un Indien ou un homme des cavernes. Sur l'un d'eux, il est en train de démarrer un feu. Ces photographies ont été prises par Steve LaVere. « Je ne me souviens plus comment je l'ai rencontré mais il me semble qu'il était producteur. C'était la seule personne parmi celles que j'ai croisées qui avait un appareil photo. Les images ont été prises en haut de la colline derrière la maison de Frank Zappa, au 2401 [Laurel Canyon Boulevard]. Je n'ai appris qu'après-coup que j'aurais pu écoper d'un procès pour avoir fait un feu ! »

Steve LaVere est plus connu aujourd'hui pour être le détenteur controversé de la moitié des droits sur toute l'œuvre de Robert Johnson. Mais il a en effet produit quelques disques de blues. En octobre 1968, il travaille sur un album du pianiste Sunnyland Slim aux Liberty Studios de Los Angeles. John Mayall chauffe à ce moment-là les scènes californiennes. Du coup, son guitariste Mick Taylor, ainsi que des musiciens de Canned Heat, intervient sur une poignée de titres. Le disque sortira en 1969 sous le titre *Slim's Got His Thing Goin' On*.

L'histoire de John Mayall avec Laurel Canyon, elle, ne s'arrête pas là. La tournée bouclée, il reviendra y acheter une maison qu'il habitera durant vingt-cinq ans, sur Grandview Drive.

←
Broussailles et chaparral depuis Shady Oak Road. Mais on ne badine pas avec la propriété privée.

Le Laurel Canyon est un drôle d'endroit. Tout à son émerveillement, Mayall estime que l'endroit a dû rester tel qu'il était quand les Apaches y vivaient (« Laurel Canyon Home »). Mettons ce commentaire sur le compte d'un imaginaire d'Européen façonné par les westerns – Apaches, Comanches, Cheyennes, tout ça, c'est un peu pareil, non ? Car c'étaient les Indiens Tongva qui peuplaient la base des collines d'Hollywood. Ce temps est certes bien loin et il est difficile d'imaginer que le Laurel Canyon Boulevard emprunte en partie le tracé d'un cours d'eau, canalisé et enseveli sous les aménagements successifs. Pourtant, le cadre fruste, la géographie rugueuse, ces vastes coteaux déserts en font bel et bien encore un endroit à part. Plus totalement sauvage mais pas complètement domestiqué, sous la menace latente des feux de broussailles et des glissements de terrain qui ont déjà emporté plusieurs fois des pans du quartier.

Le canyon a été délaissé jusqu'au début du xx^e siècle. Quelques cabanes de chasseurs et de fermiers qui venaient faire paître leurs bêtes, sans plus. Les choses commencent à changer en 1910, quand un promoteur et ingénieur du nom de Charles Spencer Mann achète des terrains et fait construire le premier trolley électrique sans rail du pays. L'engin part de Sunset Boulevard pour filer sur Laurel Canyon Boulevard, alors une simple piste de terre, jusqu'à une taverne, la Bungalow Inn. À dix cents le trajet de deux kilomètres vingt dans un bus Oldsmobile de seize places, l'idée est de faire découvrir les charmes de cette zone vierge à d'éventuels acheteurs de terrains. La taverne aura son heure de gloire en devenant tour à tour la résidence du cow-boy et acteur Tom Mix puis, plus tard, celle de Frank Zappa.

La desserte en trolley tiendra cinq ans avant d'être remplacée par une navette de véhicules à vapeur Stanley Steamers. Puis Charles Spencer Mann fait sortir de terre un énorme hôtel au sommet de Lookout Mountain. Peu à peu, le canyon voit arriver les voitures, les routes bitumées, les premières villas, les premiers résidents permanents – acteurs du muet, entrepreneurs. Laurel Canyon reste néanmoins un quartier excentré, mal desservi, dépourvu de services. Et donc financièrement abordable. C'est pour cela qu'à partir de la seconde moitié des années soixante, de jeunes musiciens en quête de gloire, des hippies folkeux sous l'influence croisée des Beatles, de Bob Dylan

et de la musique country, se retrouvent à tous y habiter, d'abord sans se concerter. Le mot se passe vite et bientôt, c'est toute une scène West Coast qui bouillonne là, au fond du canyon et dans les canyons secondaires, sur les pentes, en haut des buttes, dans les taillis, dans les sous-bois, dans le lacs de rues entremêlées qui font ressembler le plan du quartier à une assiette de spaghettis, et il n'est plus question de s'installer ailleurs. Laurel Canyon devient synonyme d'un certain rock cool et bohème, où les harmonies vocales cohabitent avec des envolées de *guitar hero*, où les derniers relents psychédélics se marient à des banjos ou des *pedal steel guitar*. Buffalo Springfield et les Byrds seront les premiers modèles; Crosby, Stills & Nash prouveront qu'il est possible de vendre des millions d'albums de ce genre de musique; Joni Mitchell s'attirera un respect unanime en imposant la figure de l'artiste solo auteur-compositeur; Gram Parsons s'épuisera à créer sa *cosmic American music* qui fera école jusque chez les Rolling Stones; les Eagles regarderont calmement tous ces gens s'agiter en prenant des notes, histoire de se souvenir des erreurs des uns à éviter et des bonnes idées des autres à retravailler. Laurel Canyon a fini par devenir quasiment synonyme d'un genre musical en soi, incarné par des artistes tels Eagles, Jackson Browne, Carole King, James Taylor, Linda Ronstadt. Le si particulier *South California sound* « caractérisé par des voix très en avant, enregistré par de chaleureux micros électrostatiques allemands à condensateur avec beaucoup de basses fréquences et joué sur de vrais instruments comme des guitares acoustiques fourmillant d'accords de seconde et de quarte et de cordes à vide » selon le très technique magazine *Sound on Sound* de mai 2005. Du bel ouvrage *soft rock*, bien chanté, bien produit, à écouter assis par terre dans les coussins du living – et parfois un peu chiant à la longue.

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire de la musique populaire qu'une ville, un quartier deviennent l'épicentre de quelque chose d'important. Londres – à plusieurs périodes. Le Haight-Ashbury de San Francisco. Le Greenwich Village de New York. Chicago pour le blues électrique. Un jour prochain Manchester ou Seattle. Laurel Canyon est un cas un peu particulier. Pas de studios d'enregistrements (en tout cas pas pendant longtemps), pas de salles de concerts, pas de clubs, pas de magasins d'instruments, pas de bureaux de maisons de disques ou d'éditeurs musicaux. « Si le Sunset Strip était

le cœur commercial de la pop music et du circuit des clubs en 1968, Laurel Canyon en était la zone résidentielle », résume Carole King dans son autobiographie *A Natural Woman: A Memoir*. Enfoncé dans ces montagnes du nord de L.A., Laurel Canyon, c'est la vie en retrait dans les eucalyptus et les chênes de Californie, les plants d'armoise et les agaves d'Amérique, au creux de vallons ou sur des crêtes, dans le silence et les hauteurs qui procurent cette sensation grisante d'avoir mis le pied sur une île. L'agitation et la fureur de la ville sont tenues à distance – le smog de pollution aussi. Sunset Boulevard n'est pourtant qu'à quelques minutes. Depuis Lookout Mountain, Kirkwood Drive ou Willow Glen, en s'extrayant du Horseshoe Canyon ou en dévalant Utica Drive, on pourrait presque y aller à pied – s'il y avait des trottoirs et s'il ne fallait pas trimballer ses guitares. Plus qu'un univers musical, c'est une véritable communauté qui s'est formée. Les portes de chez Frank Zappa étaient ouvertes jour et nuit; on allait piquer une tête n'importe quand dans la piscine (pleine de femmes nues) de Peter Tork; Stephen Stills ne savait pas trop qui vivait chez lui; Neil Young passait chez les uns les autres jouer ses nouvelles chansons; Alice Cooper gardait la fille de Micky Dolenz; le producteur Barry Friedman organisait des orgies mémorables; Glenn Frey et Don Henley invitaient tout le monde à leurs soirées poker. Jusqu'à ce qu'à un moment donné, c'est le métier qui veut cela, on parte en ville réaliser un disque à Sunset Sound, A&M, Elektra Studios, Record Plant, donner un concert au Whisky a Go Go ou au Troubadour, avant de remonter chez Zappa, chez Peter Tork, chez Cass Elliot où, tiens salut, John Lennon ou Jimi Hendrix sont là à fumer un joint ou à prendre un LSD.



Cette sympathique ambiance ne pouvait que donner matière à chansons. Débarquant de New York, The Mamas & The Papas en sont béats dans « Twelve Thirty (Young Girls Are Coming To The Canyon) ». « Love Street » des Doors évoque Rothdell Trail, la rue où vivait Jim Morrison. Joni Mitchell dresse

trois portraits de femmes familières des lieux dans « Ladies Of The Canyon ». En extase pour Los Angeles, Jackie DeShannon se transforme en hippie des collines pour son album *Laurel Canyon*. Van Dyke Parks compose un titre du même nom et John Mayall, comme on a vu, apporte sa pierre à cette célébration par le biais d'un disque entier.

Le mythe a la vie dure. Le folk rock mélancolique actuel de l'Américain Jonathan Wilson est directement inspiré de cette époque, d'autant qu'il a lui-même vécu sur place à la fin des années deux mille, dans un bungalow où il organisait des jam sessions à l'ancienne où passaient David Crosby et Graham Nash. Originaire de L.A., le groupe Dawes puise aux mêmes sources – son premier album, *North Hills* (2009), est produit par Wilson. En 2014, les Australiens de The Church y vont de leur morceau intitulé « Laurel Canyon » et au milieu des années deux mille, quatre musiciennes canadiennes formaient un groupe du nom de Ladies Of The Canyon.

Tant d'hommages et de déférence seraient presque suspects. Car, forcément, fantasme et idéalisation ne sont jamais très loin, y compris de la part de ceux ayant vécu les événements. En réalité, les témoignages se révèlent souvent confus. On ne sait plus trop qui était vraiment voisin de qui; tout le monde semble avoir logé à côté de Jim Morrison sur Rothdell Trail ou du producteur Paul Rothchild sur Ridpath Drive; tout le monde était apparemment à deux portes de Joni Mitchell; David Crosby semble se trouver partout en même temps; les commentaires s'emmêlent les pinceaux quant à savoir où (Wonderland Avenue ou Appian Way?) a été prise la photo recto de *Tapestry* de Carole King. Arthur Lee vivait reclus dans une villa sur Blue Heights Drive. Ou plutôt, non, sur Mulholland Drive. En tout cas, au sommet de Lookout Mountain... quoique cela puisse bien être en haut du Kirkwood Bowl. Les adresses ne sont plus très précises dans les souvenirs. D'autant que les numéros de rues ont changé, des cabanes ont disparu, certaines ont été reconstruites, d'autres (beaucoup d'autres) ont brûlé. « J'ai vécu au cœur de cette scène. Je pourrais sans doute retrouver où en regardant Google Maps mais avec le temps, l'adresse s'est perdue dans les limbes », avoue en 2015 le producteur John Haeny, qui habitait sur Ridpath Drive en contrebas de Barry Friedman et du manager Billy James.

Sans oublier que le bel esprit initial a vite dégénéré. Trop d'ambitions, trop d'egos, trop d'argent et surtout trop de drogue. Jim Morrison, sa petite amie Pamela Courson, Cass Elliot, Christine Frka, Gram Parsons, Judee Sill, Tim Hardin, le guitariste des Rockets/Crazy Horse Danny Whitten, l'ancien Mothers Of Invention et fondateur de Little Feat Lowell George succomberont à des overdoses à plus ou moins brèves échéances. David Crosby se muera en épave ravagée au crack jusqu'au milieu des années quatre-vingt, Stephen Stills anesthésiera son talent sous une avalanche de cocaïne et l'histoire de Danny Sugerman et de sa maison sur Wonderland Avenue vaut son pesant de sordide. En 1975, le *rock critic* anglais Nick Kent passe à Los Angeles deux mois qui lui permettent de constater à quel point ce rock West Coast auto-satisfait est devenu déprimant². Dès 1969, en fait, le mal est dans la place : les meurtres de Charles Manson et ses disciples ont sonné la fin de l'innocence et d'une certaine légèreté pour semer les graines de la paranoïa dans les collines. En 1974, Neil Young en tirera « Revolution Blues » où il se voit en maniaque rêvant de flinguer toutes les stars de Laurel Canyon dans leurs bagnoles... On appelle cela une gueule de bois.

Pour reprendre une formule éculée, le Laurel Canyon, aujourd'hui, a à la fois bien changé et pas tellement. Comme partout à Los Angeles, les petites pancartes bleues *Secured by ADT* signalant une protection par système d'alarme ont fleuri devant chaque propriété, quand il n'est pas question d'une *Armed Response*. Les portails pleins et les palissades masquent nombre d'habitations. L'immobilier est hors de prix. De loin en loin, sur les accotements, des panneaux rappellent que *dans tout le canyon*, risque d'incendie oblige, il est interdit de fumer (même des cigarettes). Les musiciens se font aujourd'hui discrets et cela fait bien longtemps qu'une guitare n'a pas résonné depuis un chalet en bois des alentours. Si l'une d'elles s'y risquait, quelqu'un ne tarderait pas à la calmer – après tout, en 2009, Jonathan Wilson a été chassé de son bungalow du boulevard par sa propriétaire à cause de ses soirées musicales. Dans un article de juin 2003 pour le *Los Angeles Times*, Michael Walker (qui consacrera plus tard un livre de référence au canyon) raconte qu'à cause des aboiements continuels d'un berger allemand, un résident est venu un jour écrire en grandes lettres rouges sur une

2. Voir son autobiographie *Apathy for the Devil* (Rivages Rouge, 2012)

clôture de Lookout Mountain: faites taire votre foutu cabot! (*shut your damn dog up!*). L'auteur lui-même avoue s'être légèrement emporté contre une conductrice qui avait pris l'habitude de klaxonner dans le virage sur lequel donnait sa chambre.

Partez par les rues, et les seules personnes que vous croiserez seront des ouvriers latinos en train de rénover une villa d'architecte ou de transformer une cabane à flanc de coteau en un bungalow chic et design. Marchez seul le nez au vent, le regard furetant d'un *cottage* pittoresque à l'autre, et vous vous sentirez rapidement mal à l'aise. Comme une anomalie, un intrus au comportement douteux, suspect à vos propres yeux. Surtout si, en plus, vous mitraillez le coin avec votre appareil photo. Mieux vaut revenir à la voiture avant l'arrivée du LAPD.

Et pourtant... Les côtes et les routes en lacet sont toujours aussi retorses, émaillées de panneaux jaunes signalant des virages dangereux; un canyon en cache toujours un autre; une cabane en surplombe toujours une autre; il n'y a toujours pas de trottoirs et aucun endroit où se garer – c'est-à-dire qu'il vaut mieux se garer n'importe où. Buter contre le cul-de-sac d'Utica Drive ou s'embarquer dans Grandview Drive en se demandant comment l'on va bien pouvoir en sortir reste une expérience assez excitante. Pensez: vous êtes à Los Angeles, l'horreur urbaine tentaculaire sous le cagnard, et vous voilà en train de sillonner des paysages rustiques, entre forêt de montagne et savane, contournant des pitons rocheux et filant sur des chemins de crêtes. Le silence est palpable, la brise est légère et, pour un peu, en tendant la main au-dessus de vous, vous toucheriez le ciel immense et bleu de la Californie du Sud. Ce même ciel duquel les deux hélicoptères de la police qui, jour et nuit, survolent la ville, y compris l'Hollywood Bowl les soirs de concerts (vrombissements des moteurs: 1 – Orchestre Philharmonique de Los Angeles: 0), ont étrangement disparu. Vous avez beau savoir que ces types étaient des dingues, vous ne pouvez pas vous empêcher de les trouver *so cool*, David Crosby, Stephen Stills et Graham Nash, sur ce vieux canapé de la pochette de leur premier album. C'est l'illusion qu'entretient Laurel Canyon sur la ville: malgré les buildings de Bunker Hill, malgré les villages de S.D.F sur Venice Beach passé six heures du soir, malgré les quartiers aux allures de favelas,